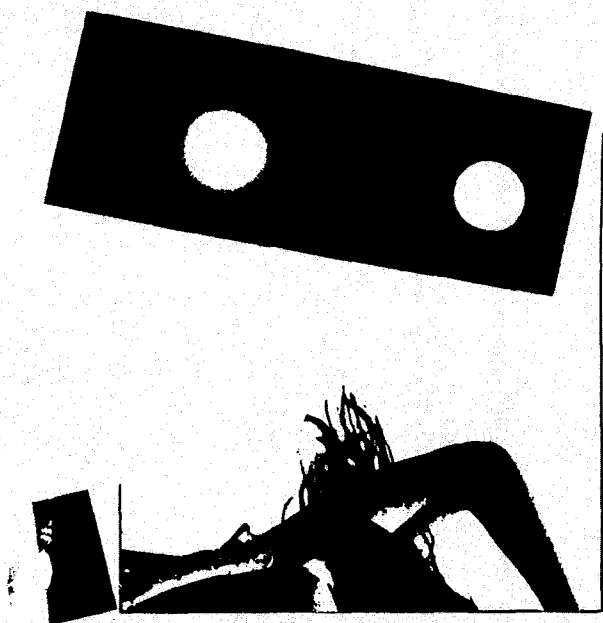


Danielle Fournier

Pour entendre
le silence de l'écriture



Dans la page blanche, voici, ce qui, encore, se prépare à venir : ceci est un geste d'amour. Ceci est une parole qui dissipe le mal entendu de la mort. Celle d'une autre, qui est moi, à ma place, je la vois, elle se découvre et ébauche ce qui s'achèvera en d'autres mains que les siennes. La théorie est un accident de l'histoire. Et ainsi vous êtes autre parce que vous ne pouvez être même que moi... la manière femme de travailler le nom de la rose. Les lettres sont le testament de l'inconscient.

Écrire pour se détacher de sa mère, mère réelle ou spirituelle, écrire pour s'en rapprocher, au risque de la perdre et de remporter sur elle un triomphe : à deux dans la langue et l'écriture du maternel. On apprend son corps en passant au travers du corps d'une autre femme, corps d'écritures, de traces, corps qui deviendront lieux de reconnaissance, qui s'amèneront à la table d'écriture, avec leurs livres : sur ces livres, d'autres images, d'autres objets, au moins doubles, enivrants et retenus.

On apprend à son corps, pas toujours le même, la propriété des images, la netteté des idées, la clarté de penser, on lui enseigne la vie et comment lire les lettres qui forment les mots, mais on lui ordonne de se taire. On le donne à lire aux autres et à soi, on se le dissimule. *Je suis une femme silencieusement criante.*

Cela porte à conséquence. Ce n'est pas rien : ne m'est pas rien. Est-ce une affirmation ou une question que d'interroger les mots, ces mots : suis-je vraiment une femme ? le suis-je pour vrai ? comment ? pour qui ? celle que je regarde et qui a tout l'air de me ressembler en est une, me semble-t-il, au miroir de celle-autre qui m'observe et m'entend, au désir de celui-autre qui me dit m'aimer et me laisse parler. Mais de cela, puis-je en être certaine ? Cette expérience est agie. Elle ne se livre jamais. Il est facile de la taire et de demeurer à côté d'elle, dans l'angoisse, mais sans jamais la remarquer.

Première angoisse d'écriture : la page blanche. Les livres trop bien écrits. L'écriture pousse un cri d'amour et envoie sa lettre, lettre trouée d'amour non recevable. Les yeux pleins de larmes, le coeur gros, je ressens ce besoin de fouiller dans leurs livres, fouiller ces histoires qui ne m'appartiennent pas, de fouiller et me dire que je ne suis pas seule. C'est la mémoire de l'histoire qui lentement tisse sa toile. L'écriture créatrice prend là

son sens et son origine. Dire des mots, en maudire d'autres, *parfois ce qu'on lit est trop beau pour être vrai. Jamais à la hauteur. La castration ?*

L'acte d'écriture, le geste d'écrire, de se pencher est à la fois rupture et continuum. *Dans cet absolu de la peur, je n'arrive pas à me raisonner, je ne suis pas raisonnable. Pour la première fois, je cerne distinctement cette peur terrible d'écrire : je ne suis pas raisonnable. L'écriture qui m'habite ne se soumet jamais, trop folle, trop délirante et déliante d'affects, elle gronde puis gesticule et brille de ses mille feux, me consume, me réfléchit, brasier ardent. Que ce soit entre les jambes ou dans la tête, se continue ce même mouvement, cette peur du désir de jouir, de donner à voir à l'autre sa jouissance. Je suis irrémédiablement seule. Tout est images. C'est travaillée par la mort, l'angoisse de mort et ses pulsions sans doute que je me suis assise à cette table. La noirceur dehors, la noirceur dedans. La conflictualisation, prise du féminin dans ce beau dilemme, entre livres et écritures, et mourir. Ouvrir un livre, vite ouvrir un livre dans lequel une écrivaine... tant de femmes avant moi ont écrit, et leurs livres sont si beaux. La raison parle et juge : elle tranche la tête, c'est sa Loi. Mais si je voulais, malgré ça, ou avec ça, écrire, les écrire. Je suis un lac d'eaux troubles.*

Souvent la douleur se transforme, elle est légère. Elle est là, à côté de moi, je ne la sens plus. Elle me suit, me guette, je la vois puis l'oublie. Intolérable.

Facilement impressionnable par les grands chefs-d'oeuvre, les grands auteurs, femmes, hommes, les grands livres, je vis les textes des autres telle la mesure, le savoir-faire de l'écriture, c'est-à-dire l'écriture. Je n'ai jamais noirci des tonnes de papier. Je sens, j'attends que le texte vienne. Je suis dans ce moment merveilleux d'avant le texte, je lis et je perds mon

temps. À tout prix, ne pas me comparer, premier signe de la folie à laquelle je suis si sensible.

Dès le début du texte, au commencement du verbe donc, j'ai écrit un lapsus. La consciencieuse grammaire et l'orthographe d'usage tout autant que la censure ont été rapidement rappelés à l'Ordre, l'inconscient pourtant disant son mot d'esprit et probablement une partie de son nom. Au lieu de ce mot commun et nom propre écriture, j'écris «*écritue*». Piste veine, voie. La voix de l'enchaînement des lettres regarde la mort et la regarde de près. *Écris-tu? J'écris pour me sauver de la mort et j'ai lu des femmes. La chair triste est encore bonne.* Les livres lus, il en reste encore d'autres. On pourrait dire que c'est la vie. Mais encore, le texte-Mère, le texte d'origine, ceux qui me redonnent la vie. Je suis mortelle *mais bien souvent tuée. Écris-tu ?*

Ce lieu d'angoisses est un lieu de solitudes, de corps brisés, et pourtant s'y trouve aussi l'espoir : chercher le livre, le mot, la phrase qui illuminera, qui enlumina. Et ça se trouve. La pratique du fragment, pratique fréquemment utilisée dans les textes dits de la modernité, pratique habituelle et inhabituelle donne au texte sa ponctuation. C'est le texte qui ponctue le sujet d'écriture et non la raison... y laisser sa trace. Le style devient aussi le commencement de l'écriture : de cette vaste entre-prise qu'est la lecture. Ou processus au procédé. Le style amorce un règne nouveau, celui du mot, de la lettre dont elle est l'emportement et le débordement. Le style : question de vie ou de mort, *en ai-je un ?*

Incapable de choisir une forme. Parler de celles que j'aime sans les nommer, amantes textuelles mais duelles : la rencontre

a-t-elle souvent cette odeur de papier ? Ces textes-femmes qui me poursuivent, me suivent, où que j'aïlle, de Montréal à Ottawa, de Laval à Sherbrooke, l'inquiétante étrangeté, le double, l'autre femme, tout ça, sur mon bureau, à ma table d'écriture. J'ai appris à voir, depuis, ce lieu, représentant d'inconscient, dans son dés-ordre de la passion.

Écrire pour que ça continue, que se continue la lecture, lettre intime, que se continuent l'échange et la correspondance.

L'enjeu du texte c'est encore le texte. L'enjeu de l'écriture, produit de l'origine. Qui a dit : la poule ou l'oeuf ? Qui a dit la poule et l'oeuf se regardèrent par un beau matin d'automne dans la plus complète inconscience de leur commencement. Ils étaient là, désormais.

Est-ce une question d'adresse, de position, d'écriture qui rend impossible, ou presque, le texte écrit, le texte lisible, un texte censé ? Le silence des cathédrales ouvre la porte des bibliothèques : tant d'auteur-e-s, de livres, de vies racontées, lues et relues dans le dé-lire du théorique, ramenées au lieu de l'amour.

Je n'aimerai jamais autre que toi puisque toujours avec toi. J'aimerai toujours l'autre qui n'est jamais avec moi. Je délivre ici, je suis délivrance de l'accouchée qui voit, pour la première fois ce qui s'expulse de son ventre et qui la laisse bouche bée, jambes ouvertes, mi-heureuse, mi-exténuée, mi-morte, ce qui sort d'elle, elle le reconnaît étant sien et autre. Son désir est déjà trop haut, ce qui lui est désormais là. Jamais toujours autre. Les lettres sont le testament de l'inconscient.